



HAL
open science

Guerre de résistance en Chine et à Taïwan

Samia Ferhat

► **To cite this version:**

Samia Ferhat. Guerre de résistance en Chine et à Taïwan. Samia Ferhat et Sandrine Marchand. Taiwan, île de mémoire, Tigre de papier, pp.147-188, 2011. hal-00663486v2

HAL Id: hal-00663486

<https://hal.science/hal-00663486v2>

Submitted on 17 Sep 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Guerre de résistance en Chine et à Taïwan : diffluence et incarnations de la mémoire

Samia Ferhat

Au petit matin du 7 mai 1945, dans une des salles du Collège Moderne et Technique de Reims, devenu depuis peu le siège du commandement suprême des forces alliées dirigé par le général Eisenhower, les émissaires allemands, mandatés par le gouvernement provisoire de l'amiral Doenitz, signaient l'acte de capitulation des armées du III^{ème} Reich. Cet accord, entré en vigueur dès le lendemain, scellait l'arrêt des combats en Europe et la victoire contre l'Allemagne nazie. Le 15 août 1945, à l'appel de l'Empereur Hirohito, ce fut au tour des soldats japonais de déposer les armes. La capitulation fut officialisée le mois suivant, le 2 septembre, lors d'une cérémonie organisée à bord du cuirassé américain « le Missouri » ancré dans la baie de Tokyo. Bien que la seconde guerre mondiale prit effectivement fin à la suite de la reddition du Japon, les deux dates principalement commémorées en Europe sont celles du 6 juin 1944 et du 8 mai 1945. Sont ainsi célébrés le débarquement des forces alliées sur les plages de Normandie et la capitulation allemande.

Comme l'ont montré les discours et déclarations officielles à l'occasion du 60^{ème} anniversaire du 8 mai 1945, il s'agissait en 2005 de saluer la victoire des alliés sur le nazisme. Ainsi, la présence à Paris, lors de la cérémonie de l'Arc de Triomphe, d'une délégation de jeunes Allemands et Italiens tendait à souligner le sens particulier du combat mené sur le champ de bataille européen : libérer l'ensemble du continent de la violence et de la barbarie nazies. L'ennemi n'était pas l'Allemagne, ni sa population, mais bien son régime politique. Si cette lecture est largement partagée en Allemagne de nos jours, elle reste sujette à caution dans les territoires où la « libération » n'a été rendue possible que par l'avancée, suivie du stationnement, des troupes de l'Armée rouge. Toutefois, elle n'en révèle pas moins la portée actuelle de l'acte commémoratif.

Événement collectif et public, la commémoration fournit en effet l'occasion de réaffirmer une communauté d'intérêts, ainsi qu'une appartenance identitaire partagée. Dotée d'une vocation pédagogique, elle illustre la représentation symbolique qu'une société se donne de son passé dans une perspective à la fois contemporaine et projective.¹ Caractérisé en conséquence par une profonde fluidité sémantique, l'acte commémoratif apporte sa contribution à l'incessante reformulation des valeurs politiques et sociales fondatrices du groupe. C'est donc pour la sauvegarde de la démocratie et du respect des droits humains que se sont levées les forces alliées, ces Nations unies qui, à la lumière de l'interprétation de 2005, ont ainsi posé les fondements moraux de l'identité européenne d'aujourd'hui et, plus encore, de demain.

L'été et l'automne 2005 en Chine et à Taïwan ont aussi été rythmés par un ensemble d'activités commémoratives. L'événement célébré n'était pas la capitulation allemande du 8 mai, ni même celle du Japon du 2 septembre, en tout cas pas de manière principale, mais la « victoire de la guerre de résistance » 抗戰勝利. Cet épisode, qui appartient lui aussi à l'histoire de la seconde guerre mondiale, s'en trouve pourtant singulièrement isolé, notamment quant au récit qui en est fait de son déroulement et de son issue. C'est le souvenir d'un moment particulièrement long et

¹ Voir notamment la définition qui est donnée du terme « commémoration » sur la page d'accueil du site « Chemins de mémoire » de la Direction de la mémoire, du patrimoine et des archives : <http://www.cheminsdememoire.gouv.fr>, août 2008.

douloureux que l'on rappelle à la mémoire : une « lutte acharnée et sanglante de huit années » 八年抗战、浴血抗战 qui s'étend de 1937 à 1945, et dont la fin glorieuse n'en souligne que d'autant plus le prix, celui du lourd sacrifice d'un grand nombre de combattants civils et militaires. Cette lutte, rarement évoquée en Occident dans la narration qui y est faite de la seconde guerre mondiale, semble aussi être perçue de manière quelque peu particulière en Chine et à Taïwan. S'il est vrai que depuis quelques années le lien avec le conflit mondial est désormais plus souligné, notamment en Chine, la résistance reste néanmoins toujours envisagée et présentée comme un épisode fondateur de l'histoire de la Nation chinoise, comme un de ses moments intimes par lequel elle s'est révélée dans toute son essence faite de grandeur et de détermination. Ainsi, la victoire n'est-elle que très rarement mise en résonance avec les événements qui, aux yeux des Occidentaux, sont communément considérés comme ayant scellé la fin du conflit mondial : le débarquement de Normandie, l'avancée des troupes soviétiques et, surtout, les attaques nucléaires d'Hiroshima et Nagasaki. Car la victoire n'est pas célébrée pour elle-même, mais pour la lumière qu'elle a soudainement fait jaillir sur le long parcours de lutte. Ce qui importe n'est pas tant d'avoir défait l'ennemi, mais plutôt d'avoir mené le combat, lui-même confirmé dans son caractère légitime par l'issue positive qui en est ressortie.

Les dates qui donnent lieu à commémoration, que celle-ci soit d'ordre privé, partisan, local ou national montrent combien c'est l'ensemble de l'épisode que l'on privilégie, et ceci, notamment, pour les enseignements qu'il apporte au vu de la trajectoire historique de la Nation chinoise.² Car, si la guerre de résistance n'est pas explicitement corrélée à l'ensemble du contexte international de l'époque, les interprétations que l'on en donne débordent largement les limites temporelles de la césure 1937-1945. Elles permettent à la fois d'exhaler du passé la mémoire douloureuse des guerres du 19^{ème} siècle, puis des luttes fratricides qui ont accompagné et suivi la révolution républicaine, mais, aussi, de conjurer les craintes d'un avenir possiblement endeillé par la séparation définitive du territoire de Taïwan d'avec le continent.

Le rendu très intimiste du moment de la guerre de résistance n'est évidemment pas à interpréter comme révélateur de lacunes quant à la connaissance du contexte politique et historique de l'époque. De nombreux documents traitant de la période, que ce soit des études historiques, des biographies ou des documentaires, insistent en effet sur l'importance que représentaient les relations internationales pour le gouvernement de la jeune République de Chine. Ainsi, dans certains travaux, le montre-t-on désireux de réagir à l'invasion japonaise du début des années 1930, conformément aux prescriptions de la Société des Nations. La politique d'apaisement qui fut menée dans un premier temps, même si elle tendait aussi à répondre à des préoccupations d'ordre interne, avait pour vocation de respecter les termes des résolutions votées par les membres de l'organisation.³ De même, le talent diplomatique de Song Meiling 宋美齡, l'épouse de Chiang Kai-shek 蔣介石, est autant loué en Chine qu'à Taïwan. On salue notamment le succès remporté auprès du Congrès américain au cours de l'hiver 1943, alors que, forte du soutien du

² Six dates sont principalement commémorées :

18 septembre 1931 (九一八) : l'armée japonaise commence sa pénétration sur le territoire chinois à partir du nord-est. En quelques mois, la Mandchourie est conquise, elle deviendra l'Empire de Mandchoukuo à la tête duquel sera placé Puyi 溥儀, le dernier Empereur de la dynastie Qing.

7 juillet 1937 (七七) : à la suite de l'incident du pont Marco Polo, les forces armées japonaises continuent leur progression. L'alliance entre le gouvernement nationaliste et les communistes signe le point de départ de la guerre de résistance.

15 août 1945 : l'Empereur Hirohito annonce la fin des combats.

3 septembre 1945 : la capitulation japonaise du 2 septembre devient effective. Depuis le début des années 1950, à Taïwan, on célèbre à cette occasion la « Fête des militaires » 軍人節.

9 septembre 1945 : les forces armées japonaises signent à Nankin l'acte de capitulation pour le champ de bataille chinois.

25 octobre 1945 (光復) : le territoire de Taïwan est libéré et retrouve le statut de province chinoise.

³ Voir à ce propos l'ouvrage de l'historien taïwanais Zhang Yu-fa 張玉法, *Zhonghua Minguo shi gao* 中華民國史稿 [Essai sur l'histoire de la République de Chine], Taipei, Lianjing Chubanshe, 2001, pp. 254-260.

couple Franklin Delano Roosevelt, dont elle était très proche, elle venait solliciter un investissement accru des Etats-Unis dans l'effort de guerre mené contre l'agresseur japonais.⁴ Les discours qu'elle prononça à travers le pays révèlent, d'ailleurs, combien le gouvernement chinois souhaitait présenter la lutte de résistance comme répondant au respect des valeurs universelles de démocratie et de liberté qui fondaient le combat des forces armées américaines.⁵ Enfin, le rôle et la position assurés par la Chine, en la personne de Chiang Kai-shek, aux côtés des trois autres « grands » dans le pré-règlement de la situation d'après guerre ont toujours été, pour le moins jusqu'en 2000, particulièrement soulignés à Taïwan.⁶

En fait, la commémoration s'adresse bel et bien à l'intériorité du groupe, à son univers sensible, cet imaginaire qui, comme le souligne Roger Bastide, est nécessairement lié à un passé, vécu ou non, mais en tout cas transmis ou rendu, c'est à dire devenu « mémoire ». ⁷ Qu'il s'agisse de sa genèse comme de sa portée, celle-ci s'inscrit inévitablement dans un actuel social. L'appel des souvenirs, en effet, demande un travail de reconstruction du passé qui s'aide le plus souvent de repères issus de l'environnement social contemporain.⁸ Par ailleurs, le présent vécu par le groupe, tout comme la représentation qu'il se fait de son devenir, n'ont de sens et de valeur qu'au regard d'un passé collectif reconnu et valorisé comme tel.⁹ Car, comme le rappelle Marie-Claire Lavabre : « La mémoire est une forme de rapport au passé dont la cause finale n'est pas la connaissance, la réalité, l'intelligibilité du passé mais la vérité du présent, la construction et le renforcement d'une identité partagée. »¹⁰

La commémoration, qui est tout à la fois manifestation de la mémoire et acte constitutif de celle-ci, a pour principal effet de rappeler aux membres du groupe le caractère légitimement et nécessairement continu de la communauté d'appartenance. Ernest Renan s'interrogeant sur l'essence de la Nation, et sur ce qui en fonde la pérennité, évoque, lui aussi, l'importance de cet imaginaire commun, cette « âme », comme il le qualifie, qui est « la possession en commun d'un riche legs de souvenirs ». ¹¹ Si le consentement toujours renouvelé du vouloir vivre ensemble est un facteur déterminant de la continuité de la Nation, il n'en reste pas moins qu'un passé fait de gloire et de souffrance communes, régulièrement rappelé à la mémoire, ne peut que consolider les termes du pacte. Ce sont les moments douloureux qui seront valorisés : « En fait de souvenirs nationaux, les deuils valent mieux que les triomphes car ils imposent des devoirs, ils commandent l'effort en commun. »¹² C'est pourquoi, commémorer revient à rendre hommage au « passé d'efforts, de sacrifice et de dévouements »¹³ des anciens, comme affirmation du désir d'en poursuivre le tracé. Vue ainsi, la commémoration est donc inévitablement un moment que l'on

⁴ Voir le documentaire réalisé à Taïwan à partir de documents d'archive : *Shi ji Song Meiling* 世紀宋美齡 [Le Siècle – Song Meiling], Taipei, 2003 ; et une biographie (très romancée) de Song Meiling publiée en Chine : Chen Tingyi 陈廷一, *Song Meiling quan zhuan* 宋美齡全传 [Biographie de Song Meiling], Pékin, Zhongguo shehui chubanshe, 2004, pp. 270-286.

⁵ *Shi ji Song Meiling*.

⁶ Voir par exemple les documents présentés et commentés par le comité de recherche et de documentation de la province de Taïwan 台灣省文獻委員會 en 1995 : *Kang zhan yu taiwan guangfu shi liao ji yao* 抗戰與台灣光復史料輯要 [Guerre de résistance et Taïwan – recueil de documents historiques], Taichung, Taiwan wenxian weiyuanhui, 1995.

⁷ Roger Bastide, « Mémoire collective et sociologie du bricolage », *L'Année sociologique*, volume 21, 1970, p. 78.

⁸ Maurice Halbwachs, *Les Cadres sociaux de la mémoire*, chapitre III (la reconstruction du passé) et chapitre IV (la localisation des souvenirs), Paris, Albin Michel, 1994 (2^{ème} édition), pp. 83-145.

⁹ Marc Bloch, « Mémoire collective, traditions et coutume. A propos d'un livre récent », in Marc Bloch, *L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, édition établie par Annette Becker et Etienne Bloch, Paris, Quarto Gallimard, 2006, p. 340. Première publication dans la *Revue de synthèse*, tome XL, décembre 1925, pp. 73-83. Maurice Halbwachs, pp. 112-113.

¹⁰ Marie-Claire Lavabre, « Usage du passé, usages de la mémoire », *Revue française de science politique*, n°44, juin 1994, p. 487.

¹¹ Ernest Renan, *Qu'est-ce qu'une nation ?*, Paris, Mille et une nuits, 1997, p. 31.

¹² Ernest Renan, p. 32.

¹³ Ernest Renan, p. 31.

partage « entre soi » et qui n'a de sens que pour « nous ».

Sans aucun doute moment d'intimité privilégié en Chine, la commémoration de la victoire de la guerre de résistance est néanmoins, depuis ces dernières années, un événement de moins en moins fédérateur de la communauté nationale à Taïwan. Dès 1995 les activités commémoratives ont été marquées par de vives discussions, portant sur le bien fondé de l'inscription de l'événement dans la mémoire historique nationale. S'il est reconnu comme appartenant au passé de la République de Chine, tout au moins pour la partie continentale de son parcours, certains, de sensibilité plus spécifiquement indépendantiste, lui dénie tout lien avec la communauté sociale taïwanaise. Arguant du fait que le territoire était devenu depuis 1895 colonie japonaise, et que les Taïwanais avaient été appelés, en conséquence, à intégrer les rangs de l'Armée de l'Empereur, la guerre de résistance est considérée comme n'étant d'aucune manière une mémoire taïwanaise.

L'historien Mike Shi-chi Lan, quant à lui, met en perspective deux types de mémoire : la « mémoire greffée » « *transplanted memory* » et la « mémoire refoulée » « *supressed memory* ». La première est celle que le gouvernement de la République de Chine, après la rétrocession de l'île, a contribué à diffuser à travers le récit de la trajectoire historique de la Nation chinoise, et que l'on a retrouvé jusqu'à la fin des années 1990 dans les manuels scolaires et les productions historiques officielles. Il s'agit, selon Mike Lan, d'une mémoire très parcellaire car propre à un vécu particulier, celui déroulé sur le continent, et qui concerne une partie minoritaire de la population taïwanaise. Cette mémoire aurait engendré une perception galvaudée du passé « *false memory* », selon laquelle les Taïwanais, tout comme leurs compatriotes continentaux, auraient participé à la guerre de résistance contre le Japon. De cela, découlerait une oblitération de la mémoire de guerre, telle qu'elle fut effectivement vécue par les Taïwanais, qu'ils soient han ou aborigènes. Selon Mike Lan, le récit de ces expériences n'a été rendu public que très récemment, par le biais notamment de représentations cinématographiques ou de travaux scientifiques. L'enrôlement dans les troupes japonaises, les déconvenues rencontrées sur le continent, alors que, venus participer à la guerre de résistance, certains Taïwanais étaient souvent soupçonnés de collusion avec l'ennemi ; tous ces faits auraient été gommés au profit d'une lecture qui insistait plutôt sur l'union de la population dans la lutte contre le Japon.¹⁴

S'il est vrai que la narration officielle de la guerre de résistance ne laissait que peu de place au parcours de la population taïwanaise comme peuple colonisé et, en conséquence, sollicité pour mener le combat contre les forces armées chinoises, cela ne signifie pas, néanmoins, que cette mémoire ne soit pas restée présente dans l'imaginaire collectif taïwanais, et reconnue comme telle.

Il convient de distinguer la mémoire historique de la mémoire collective qui, elle-même, est constituée d'une pluralité de mémoires, celles des communautés affectives : famille, groupes de population, entités sociales.¹⁵ Ces mémoires peuvent être marquées par la mémoire historique, mais sans s'y réduire complètement. L'Etat, préoccupé de la continuité de ses institutions et de la base nationale qui les sous-tend, privilégie nécessairement une lecture linéaire et fédératrice du parcours historique de la Nation. Plus l'Etat se sent menacé dans son existence, plus les aspérités de ce parcours, parce que susceptibles d'entraîner divisions, perte de confiance et remises en cause, seront lissées. A partir de 1945, alors que Taïwan devenait partie intégrante de la République de Chine, c'est le passé propre à l'ensemble de la Nation chinoise qui allait primer sur le vécu insulaire. Cette tendance fut naturellement accentuée après la débâcle de 1949, alors que sur le continent on se lançait résolument dans le projet de fondation d'une « nouvelle Chine », susceptible de redéfinir son rapport au passé et à l'histoire. Mais est-il tout à fait juste, néanmoins, de parler de refoulement de la mémoire taïwanaise ? S'il est possible de bâillonner les bouches et

¹⁴ Mike Shi-chi Lan, « Neither Victors nor Victims : Transplanted/ Suppressed Memories of the Sino-Japanese War in Postwar Taiwan », *ILAS Newsletter* #38, September 2005, p. 11.

¹⁵ L'expression « communauté affective » est empruntée à Marie-Claire Lavabre dans la lecture qu'elle donne des travaux de Maurice Halbwachs cf. « Maurice Halbwachs et la sociologie de la mémoire », *Raison présente*, n°128, p. 53.

d'entraver les corps, peut-on vraiment étouffer la mémoire ? Le passé laisse des traces, à considérer comme autant de repères mémoriels pour celui qui est prêt à construire une narration historique. Et c'est souvent au cœur des familles que se tisse et se transmet le fil de la mémoire.

Ainsi, certains vétérans taïwanais de l'armée japonaise racontent comment ils ont rapporté à la famille de camarades morts au combat les cendres de leurs dépouilles incinérées.¹⁶ Alors que les restes de nombreux soldats taïwanais sont demeurés à jamais sur les champs de bataille de Chine ou d'Asie du sud-est, comment imaginer que les urnes rapportées après un long et difficile périple n'aient pas fait l'objet d'attentions toute particulières ? Les hommages rendus au cours des années, notamment à l'occasion des rituels de Qingmingjie 清明節, jour de la fête des morts, ont dû certainement s'accompagner de regrets, et de lamentations, donnés à entendre aux jeunes générations, curieuses de ce père ou grand-père parti se battre dans l'armée de l'ancien colonisateur.

De même, des survivants revenus de l'île chinoise de Hainan ne manquent pas de se plaindre du mauvais traitement que leur ont fait subir les fonctionnaires du gouvernement nationaliste à la fin de la guerre. Regroupés à l'intérieur de camps, ils durent attendre de nombreux mois, dans des conditions matérielles et sanitaires particulièrement difficiles, avant leur rapatriement vers Taïwan. Alertés par cette situation, des intellectuels taïwanais, dont le directeur du journal *Xinsheng* 新生報, se sont mobilisés pour organiser leur retour et les faire bénéficier, dès leur arrivée, de premiers soins médicaux. Se peut-il que de tels événements n'aient pas été discutés en famille, entre voisins, ou collègues de travail ?¹⁷ Qu'ils n'aient pas été rapportés dans la presse, consignés dans les journaux intimes ou les correspondances ? Et si jamais le silence, pour quelque raison que ce soit, a vraiment été gardé, les éléments matériels ou sensoriels du quotidien ne sont-ils pas à même de faire brutalement resurgir le passé ? Ainsi, les travaux de l'historienne Zhou Wan-yao 周婉窈 sur les vétérans taïwanais de l'armée japonaise ont conduit à la collecte, et à l'étude, des documents personnels que ceux-ci avaient conservés depuis la fin de la guerre. Relevés de compte, certificats d'assurance vie, tous dans un état qui montre le souci que l'on a eu de les garder.¹⁸ Un jour, sortis d'une enveloppe, trouvés au fond d'un tiroir ou oubliés sur une table, n'ont-ils pas fait naître des questions qui, parce que suivies d'une élaboration narrative, ont contribué à la cristallisation et à la diffusion de la mémoire ? Il se trouvera toujours un membre de la famille, ou un de ses proches, prêt à raconter une tranche de vie qui, avec les années, se pare d'une dimension historique.

Par ailleurs, qualifier de « fausse mémoire » « false memory » le récit qui associe les Taïwanais à la lutte de résistance menée sur le continent, ne paraît pas pertinent. La cession de Taïwan au Japon en 1895 n'a pas entraîné de complète rupture des relations avec la société chinoise. De nombreux lettrés taïwanais, en effet, se sont intéressés aux bouleversements politiques et sociaux de la Chine du début du 20^{ème} siècle. Certains ont même rencontré au Japon les réformistes et révolutionnaires chinois venus s'y réfugier. Ainsi, Lin Xian-tang 林獻堂, le fondateur en 1921 de l'Institut culturel taïwanais 台灣文化協會, vouait une profonde admiration à Liang Qichao 梁啟超. Il l'aurait rencontré à Nara en 1907 et l'aurait accueilli chez lui en 1911 au cours du séjour que celui-ci effectua à Taïwan.¹⁹ Les années 1920 ont été caractérisées par la naissance à Taïwan,

¹⁶ Voir leurs témoignages dans Zhou Wan-yao 周婉窈, *Taiji riben bing zuotanhui jilu bing xiangguan ziliao* 台籍日本兵座談會紀錄并相關資料 [Actes et documents de la conférence sur les vétérans taïwanais de l'armée japonaise], Taipei, Zhongyang yanjiuyuan Taiwan shi yanjiusuo choubenchiu, 1997, p. 124.

¹⁷ Zhou Wan-yao, p. 27 ; p. 50. Ces événements sont d'ailleurs relatés par la fille du directeur du journal *Xinsheng*.

¹⁸ Ces documents ont servi à constituer les dossiers de demande d'indemnisation présentés devant les juridictions japonaises dans les années 1980. Madame Zhou a eu la gentillesse de m'en montrer certains lors de notre rencontre à Taipei au mois d'avril 2008.

¹⁹ Ye Rong-zhong 葉榮鐘, *Riju xia taiwan zhengzhi shehui yundong shi*, 日據下台灣政治社會運動史 (上) [Mouvements politiques et sociaux de l'époque coloniale à Taïwan, vol 1], Taichung, Chenxin chubanshe, pp. 24-30. Le lien affectif qui unissait les lettrés taïwanais à la Chine, considérée encore comme la terre des ancêtres, est représenté dans le film de Hou Hsiao-hsien, *Three times*, 2005.

mais aussi à Tokyo et dans les grandes villes chinoises, d'organisations fondées par de jeunes Taïwanais formés au Japon ou sur le continent, et qui, séduits par le courant international de lutte contre l'impérialisme et de promotion du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, prônaient la libération du territoire de l'île avec, pour finalité, soit son indépendance soit son rattachement au continent ; ceci, sur un plus ou moins long terme, suivant que l'organisation optait pour des méthodes réformistes ou révolutionnaires.²⁰ Les deux institutions réformistes les plus connues, et dont les activités se déroulaient à Taïwan, sont l'Institut culturel et le Parti populaire 民眾黨. Ce dernier a été créé par Jiang Wei-shui 蔣渭水 et Cai Pei-huo 蔡培火 en 1927. Jiang Wei-shui était un admirateur de Sun Yat-sen et soutenait la politique de ses dernières années en faveur des travailleurs. Evoluant de plus en plus vers des revendications gauchistes, le parti fut interdit en 1931. Ses membres se rendirent alors sur le continent.²¹ A partir de 1937, les groupuscules favorables à la réunification prirent part à la lutte de résistance contre le Japon dans les zones contrôlées par le gouvernement nationaliste. Parmi elles, se trouvaient les « Volontaires taïwanais » 台灣義勇隊, structure fondée, entre autres, par Li You-bang 李友邦. En 1941, à Chongqing, ces institutions se réunirent au sein de la « Ligue révolutionnaire taïwanaise » 台灣革命同盟會. La résistance était alors motivée par la volonté de sauvegarder la terre des ancêtres et le désir de libérer Taïwan de la domination japonaise.²²

La participation des Taïwanais à la lutte de résistance contre le Japon est un sujet qui, dès la fin des années 1960, a intégré le débat public. Les membres de la première formation politique d'opposition, le Dangwai 黨外, en ont fait un sujet privilégié de leur discours de campagne.²³ Parmi l'ancienne génération des membres du Dangwai se trouvaient aussi des personnes qui avaient participé personnellement à la guerre de résistance sur le continent.²⁴ Il se peut que le récit de leur expérience en Chine, et de l'accueil qu'ils y ont reçu aient été, dans un souci de dignité, quelque peu enjolivés. Toutefois, la littérature s'est elle-même très vite emparée de ce thème. Le romancier Wu Zhuo-liu 吳濁流, notamment, a dépeint le malaise ressenti par les Taïwanais qui, dominés par un gouvernement étranger sur leur territoire, étaient aussi souvent confrontés à la méfiance et à l'hostilité de la population sur le continent.²⁵

Qu'il s'agisse d'un passé de résistance, ou de combat dans les forces armées japonaises, la mémoire, comme j'ai essayé de le démontrer, en est donc bel et bien présente aujourd'hui à Taïwan. C'est l'étude de la mémoire de résistance qui sera privilégiée dans cet article. Tout en permettant de s'interroger sur les enjeux politiques et sociaux auxquels son évocation a fait écho au fil des années, cette enquête aura aussi pour objectif de saisir, à travers la pluralité des lectures faites du passé, l'évolution des deux sociétés, chinoise et taïwanaise, de leurs relations, ainsi que la nature de l'avenir vers lequel elles se projettent.

I. Variations politiques et diplomatiques de la mémoire

La guerre de résistance a donné naissance dans un premier temps à une narration fortement déterminée par la quête de légitimité qui, à l'issue de la guerre civile et de la division du territoire chinois en deux entités politiques distinctes, devint une préoccupation fondamentale pour les gouvernements de chaque côté du détroit. A cela s'ajoutaient des considérations d'ordre

²⁰ Wakabayashi Masahiro 若林正文, « Taiwan kang ri yundong zhong de -Zhongguo zuobiao - yu -Taiwan zuobiao », 台灣抗日運動中的《中國坐標》與《台灣坐標》 [Lignes chinoise et taïwanaise du mouvement de résistance contre le Japon à Taïwan], *Dangdai* 當代, n°17, 1987, pp. 40-41

²¹ Wakabayashi Masahiro, p. 45.

²² Wakabayashi Masahiro, p. 44.

²³ Voir l'article de Hsiao A-chin supra.

²⁴ Ce vécu a été représenté dans un autre film de Hou Hsiao-hsien sorti en 1995 : *Good men, good women*. La trame du film fait penser au parcours du résistant Li You-bang. Celui-ci fut victime de la répression touchant l'élite taïwanaise au début des années 1950, alors que commençait la période de Terreur blanche.

²⁵ Claude Geoffroy, *Le Mouvement indépendantiste taïwanais*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 237-238.

international, liées au souci que l'un et l'autre avaient de ménager ses alliés. La fragilité du nouveau pouvoir installé à Pékin, notamment, donna lieu au fil du temps à des lectures différentes du moment 1937-1945. Les changements étaient fonction du rôle que les autorités chinoises entendaient tenir au sein du monde socialiste, puis dans le camp des non-alignés. Les turbulences politiques internes ont aussi contribué à donner une coloration particulière aux interprétations proposées. Strictement partisane dans un premier temps, car rapportée à l'expérience du Parti communiste chinois (PCC), la commémoration de la victoire de la guerre de résistance est devenue, petit à petit, l'occasion de rendre hommage à l'ensemble de la Nation au-delà des divisions politiques et des séparations territoriales.

Une lutte dirigée par le Parti communiste chinois et soutenue par le grand frère soviétique

Au début des années 1950, alors que l'Union soviétique et la République populaire de Chine entamaient une décennie de relations amicales, les cérémonies commémoratives étaient l'occasion d'exprimer la reconnaissance du gouvernement chinois pour le soutien et l'aide apportés par Moscou. Ainsi, en 1950, à l'occasion de la première commémoration par le nouveau pouvoir du 7 juillet 1937, le président du « Comité de la grande assemblée chinoise pour la préservation de la paix dans le monde » 中国保卫世界和平大会委员会 prononça un discours qui allait poser, pour les années à venir, le sens de la guerre de résistance. Celle-ci, qualifiée de lutte sacrée, avait été dirigée par Mao Zedong et le Parti communiste chinois, alors que la « clique de Chiang Kai-shek » avait vendu le pays à l'« impérialisme japonais » 日本帝国主义 et, une fois la guerre finie, à l'« impérialisme américain » 美国帝国主义. La résistance avait obtenu l'aide de Moscou qui en fut l'unique allié.²⁶ Cette interprétation, qui faisait l'impasse sur la contribution du gouvernement de la République de Chine et de l'armée nationale et donc sur le soutien politique et matériel des Etats-Unis, fut confirmée à la fin du mois d'août 1951, alors que le pays était pleinement impliqué dans la guerre de Corée. Un article du *Quotidien du peuple* donnait des directives quant aux préparatifs de la commémoration du 3 septembre. On devait mettre l'accent sur le combat contre l'impérialisme mené depuis une centaine d'années par le « peuple chinois » 中国人民 dont les efforts, sous la direction du PCC et avec l'aide de l'Union soviétique, avaient enfin débouché sur une issue positive. Il restait cependant à vaincre l'« ennemi mortel » 死敌 : l'impérialisme américain.²⁷

La dégradation des relations entre Pékin et Moscou au cours des années 1960 allait produire une nouvelle lecture. En 1965, à l'occasion de la commémoration du 15 août 1945, l'*Agence Chine nouvelle* publia un article dans lequel était à nouveau salué le mérite du peuple chinois guidé par le PCC et le Président Mao, sans toutefois que l'aide soviétique ne soit à aucun moment évoquée. Le 3 septembre, un texte écrit par Lin Biao 林彪, et présenté dans le *Quotidien du peuple*, associait le révisionnisme soviétique à l'impérialisme. Aucune mention n'était faite, là non plus, d'un quelconque soutien extérieur pendant la lutte de résistance.²⁸ Une nouvelle appréciation sera toutefois proposée à l'issue de la révolution culturelle. En 1975, en effet, était reconnu le « mérite tout particulier » 功勋 de l'Armée rouge et du peuple soviétique, l'un et l'autre guidés par Staline ; ce qui n'empêchait pas cependant de dénoncer aussi le socialisme impérialiste de Moscou, ainsi que son ambition hégémonique en Asie.²⁹

Il faudra attendre les années 1980, et l'approfondissement de la politique de réforme et d'ouverture, pour que le discours officiel intègre de façon beaucoup plus large l'ensemble des

²⁶ Han Fudong 韩福东, « 60 nian de jinian yu wangji » 60 年的纪念与忘记 [60 années de commémoration et d'oubli], *Phoenix weekly*, juin 2005, n°18, p. 58.

²⁷ Han Fudong, p. 58.

²⁸ Han Fudong, p. 58.

²⁹ Han Fudong, pp. 58-59.

éléments historiques et politiques du moment 1937-1945, et, de surcroît, pour qu'une place plus importante soit accordée au vécu de la population, autrement dit à la mémoire vive des événements.

Vers la valorisation de la guerre de résistance en tant que lutte nationale

Les transformations sociales et économiques promues par le gouvernement chinois dès la fin des années 1970 sont accompagnées d'une valorisation du projet de réunification nationale. La politique « un pays – deux systèmes » présentée par Deng Xiaoping 邓小平 devait permettre de réintégrer les territoires perdus à la suite des guerres de l'opium, de celle de Jiawu 甲午战争, puis de la débâcle de 1949. Cette préoccupation explique peut-être l'évolution terminologique qui allait apparaître à l'occasion des commémorations de 1985. Dès lors, il ne s'agissait plus d'honorer la lutte du « peuple chinois/peuple de la Chine » 中国人民, mais celle de la Nation. Les articles parus dans le *Quotidien du peuple* évoquaient, en effet, la « guerre de résistance de l'ensemble de la population » 全民抗战 ou la « guerre de résistance (...) de l'ensemble de la Nation » 全民族的反侵略战争.³⁰ Ce qui permettait d'englober, au-delà de la seule population continentale, les habitants des territoires appelés à être réunifiés, et dont les gouvernements étaient pour l'heure soit étrangers (Hongkong et Macao), soit non légitimés à représenter la Chine (Taïwan). Attribuer à l'ensemble de la Nation les mérites de la lutte contre l'agresseur japonais supposait une nouvelle lecture de son déroulement. Si le rôle directeur était toujours attribué au Parti communiste, il n'en restait pas moins que la victoire était présentée comme obtenue grâce à l'alliance avec le Kuomintang (KMT). Ce moment d'histoire allait prendre un nouveau sens au regard du devenir de la Nation chinoise. Il révélait les bienfaits de l'union et de l'unité qui permettrait une fois la « réunification de la terre des ancêtres » 统一祖国 réalisée, l'« essor de la Chine » 振兴中华, non pas celle représentée par Pékin, mais le « Zhonghua » 中华,³¹ c'est à dire la Chine historique et culturelle, riche de milliers d'années de civilisation, et que l'on peut considérer comme correspondant, dans les imaginaires, à l'âme, à l'essence de la Nation chinoise.

Cette narration fut confirmée lors d'une conférence organisée par le Parti communiste à Pékin, du 19 au 24 août 1985, et relative à la commémoration des quarante ans de la victoire de la guerre de résistance. L'accent était mis sur la politique de front uni qui donna lieu à la coopération entre le KMT et le PCC. On distinguait en conséquence deux champs de bataille : celui de l'avant sous la responsabilité du gouvernement nationaliste et celui de l'arrière où agissaient les troupes de la 8^{ème} armée de route, de la nouvelle 4^{ème} armée, et des forces de guérilla, toutes sous la direction des autorités communistes. Ces dernières se voyaient, de plus, attribuer le leadership politique de l'ensemble de la lutte de résistance. Les historiens présents à la conférence ont particulièrement insisté sur la nécessité de rétablir l'événement dans le contexte international de l'époque : de souligner son lien avec le second conflit mondial et, plus particulièrement, avec le combat mené contre le fascisme. Celui-ci, à leur yeux, avait tout d'abord commencé en Asie. Il convenait donc de sortir d'une lecture foncièrement partisane qui, jusqu'alors, avait réduit la guerre de résistance à une manifestation de la lutte entre le KMT et le PCC.³² En plus du respect de la réalité des faits historiques, ils ont émis le vœu que les souffrances des gens ordinaires, jusqu'alors peu évoquées, ou, sinon, uniquement pour dénoncer la politique « passéiste » du gouvernement nationaliste, soient honorées comme le sacrifice de la Nation dans la guerre menée contre le fascisme.³³

La valorisation du vécu de la population, notamment dans sa part la plus douloureuse, allait

³⁰ Ces articles sont cités dans Han Fudong, pp. 58-59.

³¹ Voir notamment le contenu de l'article « Quanmin kangzhan, sheng zai tuanjie » 全民抗战，胜在团结 [La réussite de la guerre de résistance de l'ensemble de la population réside dans l'union], Han Fudong, pp. 58-59.

³² Han Fudong, pp. 58-59.

³³ Han Fudong, pp. 58-59.

enrichir petit à petit les cérémonies commémoratives d'une dimension émotionnelle qui contribuera à renforcer leur force mobilisatrice, ainsi que leur portée fédératrice. L'expression la plus manifeste de cette nouvelle orientation fut certainement l'ouverture courant 1985 du Mémorial de Nankin ; y était présenté le calvaire des habitants de la ville qui, à partir du 13 décembre 1937, subirent les brutalités des troupes japonaises devenues maîtresses des lieux.³⁴ La reconnaissance officielle des tourments subis joua peut-être un rôle dans l'ampleur prise par le mouvement de protestation de la jeunesse chinoise du 18 septembre 1985. Le jour de la commémoration de « Jiuyiba » (18 septembre 1931), elle descendit dans la rue pour manifester sa colère à l'égard de l'attitude jugée provocante du Premier ministre japonais Nakasone.³⁵ Furent plus particulièrement incriminées ses visites annuelles au sanctuaire de Yasukuni, dans lequel sont honorées les âmes des soldats tombés pour la patrie, dont celles des criminels de guerre condamnés par le Tribunal de Tokyo. Cette mobilisation avait été précédée en 1982 d'un autre mouvement de protestation né à la suite d'informations livrées par la presse japonaise et internationale quant au caractère révisionniste des nouveaux manuels scolaires utilisés dans l'archipel.³⁶ Les colonnes des journaux s'étaient alors ouvertes aux témoignages des victimes, commençant ainsi la longue narration des douleurs de la guerre, et donnant chair à la mémoire de la lutte de résistance.

II. Le patrimoine historique et mémoriel de la Nation

A l'occasion des cérémonies commémoratives de 1995, va être progressivement tissée la trame d'une narration où s'entrelacent les souvenirs des moments de gloire et de regret qui, si l'on suit l'esprit des travaux d'Ernest Renan, sont propres à assurer la cohésion de la communauté nationale autour d'un tracé mémoriel à forte portée affective. De plus, la question de Taïwan, suivant la teneur des relations entretenues avec les forces politiques insulaires entre 1995 et 2005, aura aussi une incidence sur la lecture proposée.

L'affirmation de valeurs fondatrices

Le cinquantième anniversaire de la victoire de la guerre de résistance fut l'objet de préparatifs particulièrement précoces. Dès le mois de mars, en effet, Li Peng 李鹏 présenta l'année 1995 comme celle de la « commémoration des 50 ans de la victoire de la guerre de résistance et de la seconde guerre mondiale » 纪念抗战及二次大战胜利五十年.³⁷ Cette association entre les deux conflits explique un calendrier prématuré, alors que, d'ordinaire, la première date commémorée était celle du 7 juillet. Cette année-là, les activités commémoratives furent d'ampleur internationale, réunissant l'Europe et ses anciens alliés. La Chine, désireuse de souligner sa nouvelle position diplomatique, présenta officiellement, et ceci de façon inédite, la guerre de résistance comme étant liée au conflit mondial. Le gouvernement, satisfaisant en cela les vœux émis par les historiens depuis une dizaine d'années, offrit, tout au long de la période de célébration, une lecture singulièrement favorable de la contribution des autres nations. Peu importait, semble-t-il, qu'elles aient été à l'époque indéniablement plus proches des autorités de Nankin, puis de Chongqing, que de celles de Yanan. Ainsi, Jiang Zemin 江泽民, lors d'un discours fait le 3 septembre, salua non seulement l'aide matérielle et militaire apportée par

³⁴ Pour une analyse historique argumentée du massacre de Nankin voir plus particulièrement Jean-Louis Margolin, *L'Armée de l'Empereur*, Paris, Armand Colin, 2007, pp. 169-215.

³⁵ Jean-Louis Margolin, p. 430.

³⁶ Jean-Louis Margolin, p. 430.

³⁷ Zhang Rui-de 張瑞德, « Jinian huodong yu zhengzhi » 紀念活動與政治 [Commémoration et politique], in *Jinian qiqi kangzhan 60 zhounian xueshu yantaohui lunwenji* 紀念七七抗戰六十周年學術研討會論文集 [Actes du colloque relatif à la commémoration des 60 ans de la lutte de résistance commencée le 7 juillet 1937], Taipei, Guoshiguan Yinxing, 1998, p. 1078.

Washington, Londres et Moscou, mais aussi le lourd sacrifice des vies humaines qu'ils avaient accepté, dans leur désir de soutenir le combat mené par la Chine contre le fascisme.³⁸

Dans le même esprit, le *Quotidien du peuple* du 10 avril 1995 salua le combat de la seconde guerre mondiale comme étant celui pour la sauvegarde de la paix et l'anéantissement de la tyrannie ; puis appela, dans un second temps, au développement des connaissances relatives aux événements plus spécifiquement liés au champ de bataille chinois. Ceci, afin que se perpétue la « tradition glorieuse de résistance » 光荣传统 de la « Nation chinoise » (Zhonghua minzu 中华民族) contre l'oppression, et que puissent être désormais solidement ancrés les fondements de la « dignité, de l'assurance et de la fierté nationales » 民族自尊心、自信心和民族自豪感.³⁹ Devaient être portés à la connaissance de tous les « résultats éclatants obtenus au prix d'une guerre sanglante menée contre l'envahisseur japonais » 浴血抗战的光辉业绩 ; ainsi que le rôle joué par le PCC et ses armées qui, tel le rocher au milieu du courant, ont constitué la force inébranlable de la Nation unie dans la lutte 全民族团结抗战的中流砥柱.⁴⁰ Comme le montre l'article du *Quotidien du peuple*, la remémoration du moment 1937-1945 devait permettre de modeler l'archétype national désormais valorisé et présenté au reste du monde. On voulait se débarrasser de l'image surannée d'une Chine humiliée par les puissances étrangères, condamnée à céder ses territoires et à se départir de sa souveraineté. Pareillement, les errances économiques, les drames sociaux et les turbulences politiques de l'époque contemporaine devaient faire place à l'affirmation d'une nation sûre d'elle-même, consciente de son potentiel, et prête à assumer une nouvelle position au sein de la communauté internationale. Cette direction serait privilégiée par un pouvoir qui, dans le même article, était présenté comme prêt à perpétuer l'esprit de Yanan, celui qui place au dessus de tout le devoir de se mettre au service du peuple 全心全意为人民服务的延安精神.⁴¹

S'il convenait d'éloigner des représentations collectives l'image d'une Chine arriérée et fragile, il restait cependant nécessaire de garder en mémoire les leçons du passé. Ainsi, l'éditorial du *Quotidien du peuple* du 7 juillet 1995 demandait que soit soutenue la politique de réforme et d'ouverture lancée par Deng Xiaoping deux décennies auparavant, et poursuivie depuis lors. Seul le développement économique, scientifique et technologique permettrait, en effet, d'assurer l'indépendance du pays et de préserver la paix. Tout retard se payerait nécessairement du prix de la vie et du sang car « la faiblesse attire les coups » 落后就会挨打. L'action du Parti communiste dirigé par Jiang Zemin 江泽民 restait, comme à l'époque de la guerre de résistance, « mue par le sens sacré de la Nation » 以民族大义为重 et, en conséquence, propre à conduire la terre des ancêtres vers la construction d'un Etat puissant, prospère, démocratique et éclairé : un « Etat socialiste moderne » 社会主义现代化国家.⁴² Cette évolution, comme le précise le contenu d'un autre article du *Quotidien du peuple* paru le 31 juillet, aboutirait au « renouveau de la Nation » pour peu que le projet de réunification soit enfin réalisé 统一则民族兴. Il était proposé au Kuomintang de rejoindre le Parti communiste au sein d'une troisième coopération qui ferait suite à celles de 1924 et 1937 ; car « les enfants de Chine de part et d'autre du détroit devaient, tout en respectant leurs différences, privilégier ce qui les rassemble » 海峡两岸的中华儿女应求同存异.⁴³ En fait, plus on se rapprochait de la célébration de Guangfu 光复节, jour de la rétrocession de Taïwan, plus la question du devenir de ce territoire devenait centrale dans les discours. En effet, bien que les rétrocessions de Hongkong et de Macao aient été d'ores et déjà programmées pour les années 1997 et 1999, le projet de réunification semblait, quant à lui, de plus en plus hypothétique du fait de la politique particulièrement affirmée des autorités de Taipei.

³⁸ Han Fudong, p. 59.

³⁹ Voir le contenu de l'article dans Zhang Rui-de, p. 1078.

⁴⁰ Zhang Rui-de, p. 1078.

⁴¹ Zhang Rui-de, p. 1078.

⁴² Voir le contenu de l'article dans Zhang Rui-de, p. 1080-81.

⁴³ Voir le contenu de l'article dans Zhang Rui-de, p. 1082.

Le puzzle national difficile à reconstituer

Alors qu'en janvier 1995, Jiang Zemin avait réaffirmé le principe d'une réunification pacifique, le Président Lee Teng-hui 李登輝 lançait, au même moment, une offensive diplomatique tendant à présenter aux yeux du monde la République de Chine comme une entité politique indépendante et souveraine, libre de décider du moment de la réunification, ainsi que de son mode de réalisation. Cette tendance s'accrut au fil des mois tandis que, soucieux d'endosser certaines des positions de l'opposition indépendantiste, au moment où il se préparait à la campagne présidentielle du mois de mars 1996, Lee Teng-hui effectua plusieurs déplacements à l'étranger. Le plus important fut celui qui le conduisit aux États-Unis en juin 1995, et qui aviva très nettement les tensions dans le détroit de Taïwan, conduisant aux crises de l'été 1995 et du printemps 1996.⁴⁴ Le mécontentement de Pékin à l'égard des initiatives politiques de Lee Teng-hui fut peut-être accentué par certains aspects de sa personnalité, particulièrement contrariants dans une période où la commémoration de la guerre de résistance prenait tant d'importance.

En effet, né en 1923, dans une famille de notables, il bénéficia du système éducatif mis en place par les autorités japonaises. En 1943, au moment où la Chine était déjà officiellement entrée en guerre contre le Japon, il fut admis à l'Université impériale de Kyoto. Quelques mois plus tard, il intégra les rangs de l'armée nippone. Très familier de la langue et de la culture japonaises, il ne fit jamais mystère des affinités particulières qui le liaient à l'archipel et à sa population. Cet attachement, au contraire, fut, au cours du déroulement de sa carrière politique, de plus en plus clairement affiché. Ainsi, au début des années 2000, il accepta de participer au travail d'écriture de l'auteur japonais Kobayashi Yoshinori qui, dans un manga intitulé *Position taïwanaise*, entreprit de retracer l'histoire du parcours national de l'île. Y figurait, en particulier, une présentation très idéalisée de la période coloniale. Ses apports étaient d'autant plus accentués qu'ils étaient mis en parallèle avec ceux de l'administration suivante, celle du gouvernement de Chiang Kai-shek, que Kobayashi Yoshinori n'hésitait pas à assimiler aux régimes hitlérien et stalinien.⁴⁵

Aussi, pendant l'été et l'automne 1995, le ton des prises de paroles fut-il particulièrement dur. Le 25 août, au cours d'une conférence en l'honneur des vétérans de la guerre tenue au sein de l'Assemblée nationale populaire, Jiang Zemin dénonça le soutien que certaines personnes en Occident apportaient à l'indépendantisme taïwanais. Il y voyait une entreprise destinée à diviser la Chine.⁴⁶ Dans cette période de remous, présentée comme un nouveau péril pour la Nation, le retour sur le passé devait permettre de trouver la direction à suivre. Le 30 août, des historiens de l'Académie des sciences et les membres du Bureau central de recherche historique du Parti communiste se réunirent à leur tour dans les locaux de l'Assemblée nationale. Bien que l'objet de la rencontre ait été la célébration du cinquantième anniversaire de la victoire de la guerre de résistance, les discours des dignitaires du parti furent là aussi principalement centrés sur la question de Taïwan. Instrumentalisée, selon eux, par ceux que la montée en puissance de la Chine inquiétait, il convenait d'« inscrire dans les cœurs les leçons de l'histoire » 历史的教训必须铭记 : l'union de la Nation apparaissait comme d'autant plus nécessaire qu'un danger extérieur la menaçait à nouveau. La critique la plus virulente fut destinée à Lee Teng-hui qui, non content de s'allier à l'Occident, était aussi prêt à en satisfaire les ambitions par la réalisation du projet séparatiste.⁴⁷

Dix ans plus tard, les commémorations du sixième anniversaire furent cependant beaucoup plus apaisées. Au mois de mars 2000, les élections présidentielles à Taïwan avaient pourtant

⁴⁴ Voir à ce propos Jean-Pierre Cabestan, *Nouvelle crise dans le détroit de Taïwan*, Paris, La Documentation française (Problèmes politiques et sociaux n°771), 1996.

⁴⁵ Kobayashi Yoshinori 小林善紀, *Taiwan lun* 台灣論 [Position taïwanaise], Taipei, Qianwei, 2001, pp. 125-140 ; p. 143

⁴⁶ Zhang Rui-de, p. 1088.

⁴⁷ Zhang Rui-de, pp. 1088-1089.

amené une nouvelle majorité au pouvoir : Chen Shui-bian 陳水扁 et les membres du Parti démocrate progressiste (PDP) entendaient rompre avec l'idéal de la réunification, qui tenait toujours une place prépondérante dans le programme du Kuomintang. Décidés à poser les bases de la future République de Taïwan, ils allaient progressivement minorer la dimension affective des relations entre l'île et le continent. Ainsi, la politique de désinisation nouvellement engagée avait pour but, tout en consolidant la spécificité sociologique taïwanaise, de défaire progressivement les liens historiques et culturels qui rattachaient à la matrice chinoise. Les tensions entre les deux rives se limitèrent toutefois à des provocations orales et à des rappels à l'ordre soigneusement mis en scène. Singulièrement, la loi anti-sécession adoptée par Pékin le 14 mars 2005, malgré le caractère pour le moins brutal de son contenu, puisqu'elle posait sans détour le principe d'une intervention armée en cas de proclamation de l'indépendance du territoire, fut suivie d'une approche beaucoup plus ouverte des relations avec Taïwan. Ainsi, quelques semaines plus tard, à la fin du mois d'avril 2005, le président du Kuomintang, Lian Zhan 連戰, se rendit en Chine où il rencontra Hu Jintao 胡锦涛, qui le reçut au titre de secrétaire général du Parti communiste chinois. Après plus d'un demi-siècle d'hostilités, l'entrevue entre les deux hommes se trouvait dotée d'une telle force symbolique, que certains y virent l'avènement de la fameuse « troisième coopération ». Dans les esprits, la nouvelle union avait vocation à combattre l'indépendantisme taïwanais. Quoi qu'il en soit, l'amélioration des relations entre les deux partis n'est peut-être pas sans lien avec l'évolution du contenu des activités commémoratives de 2005.

Une mémoire qui intègre l'histoire de la République de Chine

A l'occasion des célébrations du 3 septembre 2005, le Président Hu Jintao fit un discours qui, s'il reprenait une partie des thèmes déjà évoqués en 1995, apparaissait néanmoins novateur sur plusieurs points.⁴⁸ Soucieux de saluer l'ampleur de la victoire obtenue soixante ans plus tôt, Hu Jintao mit l'accent sur le péril auquel fut confrontée la Nation chinoise du fait de l'agression japonaise : celui d'une possible « disparition de l'Etat et de la race » 灭国灭种. Le peuple chinois, selon lui, préférant affronter la mort plutôt que de devenir « assujetti dans un pays anéanti » 亡国奴,⁴⁹ avait mené le combat et réussi à préserver les « trésors de civilisation que la Nation chinoise avait acquis depuis des milliers d'années » 捍卫了中华民族数千年发展的文明成果. Cette douloureuse expérience fut source d'enseignement. Les Chinois comprirent en effet que l'éveil de la Nation ne serait possible que si, au préalable, l'Etat devenait lui-même fort et puissant, et occupait, du fait de ces qualités, une position d'autorité au sein de la communauté internationale. Selon Hu Jintao, c'est ce qu'avait clairement perçu Sun Yat-sen qui, de son vivant, n'avait cessé d'exhorter au progrès et au développement de la Chine. C'est pourquoi, si le Président chinois reconnaissait le caractère remarquable des résultats obtenus dans ce sens au cours des cent dernières années 巨大成就, il n'en soulignait pas moins la nécessité de prolonger l'effort en s'appuyant sur l'ensemble des composantes de la Nation : les différentes ethnies alliées aux compatriotes de Hongkong, Macao et Taïwan, ainsi qu'à ceux d'outre-mer. Elles constituaient, en effet, la « force vive du grand renouveau national » 中华民族走向伟大复兴的力量源泉.

L'évocation quelque peu funeste de l'anéantissement, si elle contribuait à conférer une dimension dramatique, voire même lyrique, à l'allocution ne pourrait raisonnablement être réduite à sa seule fonction émotionnelle. Le choix des termes ne relevait pas, semble-t-il, du seul désir de marquer les esprits et de toucher les cœurs, bien que cette préoccupation soit naturellement prise en compte lors de toute célébration commémorative. Replacé dans le contexte de l'époque, notamment celui des relations entre les deux rives et de l'évolution politique de Taïwan, le discours devenait particulièrement instructif. Il rendait compte tout d'abord d'une réelle

⁴⁸ Le discours peut être consulté dans son intégralité sur le site <http://politics.people.com.cn/GB/1024/3665666.html>, août 2008.

⁴⁹ Cette expression évoque littéralement la situation d'un peuple réduit en esclavage du fait de l'anéantissement de l'Etat.

inquiétude. Le ton de Hu Jintao, ainsi que les mots utilisés rappelaient, singulièrement, l'ambiance rhétorique d'un autre moment de l'histoire chinoise : celui de la fin de la guerre civile et de la retraite du gouvernement nationaliste sur le territoire de Taïwan. Ainsi, au mois de mars 1950, Chiang Kai-shek, rétabli depuis peu dans ses fonctions de Président de la République, évoqua-t-il la République de Chine comme étant « quasiment anéantie » 幾乎已等于滅亡了 et son peuple comme celui d'un « Etat perdu » 亡國之民.⁵⁰

Cette appréhension liée à la possible extinction de la République de Chine et, au-delà d'elle, de la civilisation chinoise, était apparue dès les débuts de l'agression japonaise, et s'était poursuivie pendant la période de guerre civile. Ainsi, au mois d'août 1937, lorsqu'il rapportait à la Nation les données de la situation militaire sur le terrain, Chiang Kai-shek présentait la lutte de résistance comme à même de « préserver [le pays] de l'effondrement » 救亡.⁵¹ L'année précédente, certains intellectuels, dont Hu Shi 胡適, pressentant la montée en puissance des forces communistes à la suite de l'incident de Xian 西安事變 et de la constitution du front uni, accusèrent Zhang Xue-liang 張學良 et Yang Hu-cheng 楊虎城 de « mener le pays à sa perte sous couvert d'œuvrer à sa sauvegarde » 將使救國的初心, 得亡國之惡果.⁵² Par ailleurs, combien d'affiches et de tracts, souvent écrits avec le sang de leur auteur, n'avaient-ils pas contribué à ancrer cette détermination évoquée par Hu Jintao soixante ans plus tard : « Plutôt mourir que de devenir un peuple asservi dans un pays anéanti ! » 寧成為死鬼不作亡國奴.⁵³

Préserver le pays, la Nation, c'était non seulement en protéger les forces économiques, mais aussi en sauver les trésors historiques et culturels. Aussi, est-ce certainement dans ce désir de garantir la survie nationale, que des milliers d'individus trouvèrent la force d'entamer l'extraordinaire exode qui conduisit au déplacement d'usines, d'écoles, de bibliothèques et de musées des zones sur le point de tomber à l'ennemi, vers les parties du territoire non encore occupées.⁵⁴ Pendant la guerre civile, ce sera au tour des objets de la Cité interdite d'entamer le long périple qui les mènera jusqu'à Taïwan. Soigneusement conservés, ils y seront exposés comme mémoire d'un passé que le gouvernement nouvellement installé à Pékin, soucieux de fonder une République libre des entraves de la tradition, ne semblait pas particulièrement intéressé à perpétuer.

Les propos particulièrement graves de Hu Jintao, s'ils traduisaient donc bien les sentiments propres à la société chinoise des années 1930 et 1940, permettaient aussi de saisir la façon dont la politique indépendantiste menée à Taipei était ressentie à Pékin. Les discours résolument hostiles à tout référent identitaire chinois étaient certainement de nature à faire monter l'inquiétude quant à la continuité de la trajectoire nationale. D'autant plus que celle-ci était désormais envisagée comme composée du parcours de la République de Chine, et de celui du territoire de Taïwan. L'évocation du personnage de Sun Yat-sen permettait en effet d'incarner le lien unissant les destinées des deux entités politiques. Celui qui fut toujours considéré comme le père fondateur de la République de Chine devenait, dans le discours de Hu Jintao, l'étai spirituel du renouveau national. C'est précisément sur ce second point que le discours paraît également novateur.

⁵⁰ Jiang Jie-shi 蔣介石, « Fu zhi de shiming yu mudi, minguo 39 nian 3 yue 13 ri », 復職的使命與目的, 民國39年3月13日 [Sens et objectif de mon retour aux fonctions, 13 mars 1950], in Zhang Qi-yun 張其昀, *Xian zongtong Jiang gong quanji, di er juan*, 先總統蔣公全集, 第2卷 [Recueil des discours du Président Jiang Gong vol. 2], Taipei, Zhongguo wenhua daxue chubanshe, 1984, p. 1956.

⁵¹ Tai Xiao-yi 泰孝儀, *Xian zongtong Jiang Gong sixiang yanlun zongji yanjiang di 15 juan*, 先總統蔣公思想言論總集演講第15卷 [Pensées et discours du Président Jiang Gong, conférences vol. 15], Taipei, Zhongguo guomindang dangshi weiyuanhui, 1984, p. 605.

⁵² Zhang Yu-fa, p. 298.

⁵³ Voir les images d'archives rassemblées dans le documentaire réalisé par CCTV en 2005 : *Kang Zhan* 抗战 [La guerre de résistance].

⁵⁴ Meng Guoxiang 孟国祥, « Xi qian xi yun, ling yi zhong-wan li changzheng » 西迁西运, 另一种《万里长征》 [Exode vers l'ouest, une autre « longue marche »], *Xin min wan bao* 新民晚报, 7 juillet 2005, A19.

Plusieurs assertions dans son contenu, en effet, montraient combien l'histoire chinoise n'était plus conçue comme principalement axée sur le parcours de la République populaire. Cela annonçait, entre autres, la correction de certaines déformations que l'ancienne perspective, afin de satisfaire aux nécessités politiques contemporaines, avait occasionné. Ainsi, si le 7 juillet 1937 restait toujours valorisée comme le grand moment de l'union nationale, le « point de départ de la lutte de résistance » était néanmoins ramené au 18 septembre 1931 九一八事变是抗日战争的起点. Or, cette nouvelle lecture allait permettre un examen plus précis du rôle des différentes forces politiques en présence. Car les premières batailles, destinées à arrêter la progression des troupes japonaises, furent menées par des armées aux ordres du gouvernement de Nankin dont les officiers, pour la plupart, avaient été formés à l'Académie militaire de Huangpu. Les autorités communistes, quant à elles, s'activaient alors à un travail de propagande qui, certes, prônait une résistance sans merci contre le Japon, mais visait surtout à se rallier les pouvoirs locaux et les forces armées nationalistes. Ceux-ci pouvaient de fait, et pour de multiples raisons, être séduits par le discours dénonçant l'inertie de Nankin. C'est ainsi que la fameuse 19^{ème} Armée de route, qui s'était illustrée dans les combats de Shanghai en 1932, refusa de participer à la 4^{ème} campagne d'« éradication » contre les bases communistes. Ses chefs, déçus du nouvel accord de cessez-le-feu signé en 1933 par les autorités chinoises à la suite des combats de Rehe 热河, répondirent à l'appel de Peng Dehuai 彭德怀, et s'y associèrent avec l'objectif annoncé de continuer la lutte de résistance. Une offensive armée lancée par le gouvernement central dans les semaines qui suivirent eut toutefois raison de l'armée rebelle qui, d'ailleurs, n'obtint aucun soutien de ses alliés communistes.⁵⁵

Ce sont ces moments d'histoire qui risquaient de jaillir à nouveau dans les esprits alors que Hu Jintao n'hésitait pas à rendre hommage aux héros des batailles du début des années 1930, et notamment de celle de Songhu 淞沪. De même, lorsqu'il salua la nouvelle position internationale de la Chine devenue en 1945 membre permanent du Conseil de sécurité de l'ONU, il faisait sienne une mémoire qui, jusqu'alors, était propre à la République de Chine et au gouvernement nationaliste. Il faudra en effet attendre 1971 pour que Pékin remplace Taipei au sein de l'organisation internationale. République populaire, République de Chine, Pékin, Taipei, le continent ou Taïwan, tout cela ne semblait plus avoir d'importance : il y avait une trajectoire historique, celle de la Nation chinoise qui, nourrie des différents parcours, devait se fondre en une unité mémorielle.

Allant dans le même sens, des journaux publièrent les témoignages de vétérans de l'armée nationaliste. *Le Nouveau journal du peuple* de Shanghai, par exemple, dans son dossier spécial sur le 60^{ème} anniversaire de la guerre de résistance consacra une pleine page à la cérémonie de capitulation du 9 septembre 1945. Un soldat de l'armée de terre qui avait participé à la bataille de Shanghai (Songhu 淞沪), puis à la campagne de l'Anhui et, enfin, à celle de Birmanie, relata son émotion devant l'accueil enthousiaste de la population de Nankin, de même que sa satisfaction de voir l'ennemi tant redouté reconnaître enfin sa défaite.⁵⁶ Si la parole était ouverte et certains tabous levés, il n'en restait pas moins que les anciennes représentations restaient prégnantes. Ainsi, de nombreuses productions écrites ou audiovisuelles traitant de la période continuaient-elles à dénoncer l'attitude du Kuomintang et, plus particulièrement, celle de Chiang Kai-shek. Ce dernier aurait en effet préféré lutter contre l'Armée rouge plutôt que de combattre l'envahisseur japonais. Par contraste, l'esprit de résistance des forces communistes était lui fortement souligné.⁵⁷ Cette lecture fut à nouveau regrettée par les historiens qui, désormais, ne s'exprimaient plus au sein de comités restreints, composés d'experts, mais dans des publications à grand tirage.⁵⁸

⁵⁵ Zhang Yu-fa, pp. 291-293.

⁵⁶ Pan Gaofeng 潘高峰, « Zai Zhongguo da di jian zheng riben touxiang yi ke » 在中国大地见证日本投降一刻 [Etre témoin de la capitulation du Japon sur la grande terre de Chine], *Xin min wan bao*, A19.

⁵⁷ Voir le documentaire *Kang zhan*.

⁵⁸ Voir notamment l'article du chercheur de l'Académie des sciences Jing Zhong 京中, « Da lishi guan xia de kang

L'année 2005 fut aussi l'occasion de la première commémoration d'envergure nationale du 25 octobre 1945, soit de la rétrocession de Taïwan 光复节. D'ordinaire, les festivités étaient organisées dans le cercle très circonscrit des communautés taïwanaises présentes en Chine. Or, cette année-là, la célébration eut lieu à Pékin dans les locaux de l'Assemblée nationale du peuple. Y furent conviés des officiels taïwanais dont le Président du Nouveau parti, organisation partisane née de la scission du Kuomintang en 1993, et qui affichait des positions clairement réunificationnistes. Les invités se virent remettre comme présent un documentaire que l'on avait pu voir durant l'été sur la chaîne CCTV4 : *Une histoire que l'on ne peut oublier – La commémoration du 60^{ème} anniversaire de la libération de Taïwan*.⁵⁹ Le contenu du film, ainsi que celui du livret qui l'accompagnait, mettaient l'accent sur la lutte de résistance de la population taïwanaise qui, à partir de 1895, n'aurait jamais cessé de s'opposer au colonisateur japonais.⁶⁰ C'est cette lecture qu'avait également proposée Hu Jintao le 3 septembre 2005, dans un désir de lier entre elles les expériences taïwanaise et continentale.

Si le désir des autorités chinoises était de privilégier autant que possible la diffusion d'une mémoire commune, au-delà des fractures de l'histoire, la société taïwanaise, quant à elle, semblait s'engager dans une démarche tout à fait opposée.

III. Le fil brisé de la mémoire : lectures concurrentes de la guerre de résistance

Alors que depuis le début des années 1950 la République de Chine entretenait de bonnes relations avec le Japon, qui la reconnaissait diplomatiquement, la commémoration de la guerre de résistance avait été principalement le fait d'associations ou d'organismes privés. Il faudra attendre la fin des années 1970 pour que l'Etat prenne en charge les activités commémoratives. Ainsi, la première célébration nationale de l'anniversaire de l'incident du pont Marco Polo (7 juillet 1937 七七) eut lieu en 1977. Cette évolution fut motivée par la rupture des relations diplomatiques de 1972, à laquelle fit suite une politique beaucoup moins précautionneuse à l'égard de la droite japonaise, ainsi que par l'émergence en Chine d'un intérêt de plus en plus vif à l'égard de la République de Chine. En effet, Taïpei voulait éviter que Pékin ne bénéficie d'une certaine exclusivité en matière d'interprétation historique, notamment pour les périodes jugées particulièrement importantes dans le parcours du gouvernement nationaliste.⁶¹ La lecture donnée de la guerre de résistance fut, jusqu'à la fin des années 1980, plus précisément centrée sur l'expérience continentale des troupes du Kuomintang. Comme je l'ai déjà souligné, le vécu taïwanais se trouvait, en ce qui concerne tout au moins les représentations officielles rattachées à cette période, quelque peu appauvri. Étaient soulignées la volonté de résistance, la détermination et l'union dans la lutte, autant de valeurs auxquelles se voyait associée, de manière souvent peu nuancée, la population taïwanaise.⁶²

Le processus démocratique des années 1990 et l'avènement d'une dynamique multipartite allaient s'accompagner d'une remise en cause de la mémoire historique qui avait prévalu jusqu'alors. Les formations partisanes de sensibilité réunificationniste privilégieront une perception « traditionnelle » du moment 1937-1945, qu'elles enrichiront toutefois de la valorisation d'une dimension taïwanaise quant à sa portée et à son sens. Les membres du Parti

zhan shi » 大历史观下的抗战 [La guerre de résistance dans une perspective historique ouverte], *Phoenix Weekly*, pp. 18-24.

⁵⁹ Yu Hui-jian 於慧堅, « Gao diao jinian taiwan guangfu » 高调纪念台湾光复 [Commémoration enthousiaste de la libération de Taïwan], *Zhongguo shibao* 中国时报, 26 octobre 2005. <http://news.chinatimes.com>, août 2008.

⁶⁰ *Bu neng wangque de lishi - ji nian taiwan guangfu 60 zhou nian*, 不能忘却的历史—纪念台湾光复60周年 [Une histoire que l'on ne peut oublier – La commémoration du 60^{ème} anniversaire de la libération de Taïwan], 2005.

⁶¹ Zhang Rui-de, pp. 1076-1077. La commémoration de la rétrocession de Taïwan a, quant à elle, fait l'objet de célébrations d'envergure nationale dès 1950.

⁶² Comme le souligne Mike Lan, le film *Victory* 梅花 de 1976 est révélateur d'une telle interprétation. Mike Shi-chi Lan, p. 11.

démocrate progressiste, quant à eux, se détourneront de l'événement considéré désormais comme étranger à la trajectoire insulaire. Ce rejet se traduira par une position distanciée à l'égard de toute évocation, ou remémoration, de la guerre de résistance, ainsi que par un désinvestissement émotionnel clairement affiché.

Des éditoriaux parus dans deux grands quotidiens rendaient compte, en ce début d'été 1995, du dilemme d'interprétation concernant la guerre de résistance. Le *China Times* à l'occasion de la commémoration du 7 juillet 1937 associa la victoire obtenue à l'accomplissement du « grand œuvre » : celui de la réunification nationale 完成中國統一大業. Dans une approche très classique, particulièrement proche d'ailleurs de celle diffusée parallèlement en Chine, il rendait hommage à l'union de la Nation « zhonghua minzu » 中華民族 qui avait permis de chasser l'ennemi et de récupérer le territoire perdu. C'est d'un tel esprit de concorde et d'unité que naîtrait la force nécessaire pour surmonter les difficultés et assurer la pérennité de la Chine « zhonghua » 中華 (...)長存於世.

Alors que dans ce premier cas était privilégiée une mémoire fédératrice, riche d'un élan et d'une vigueur patriotiques, l'éditorial paru le même jour dans le *Liberty times* proposait, quant à lui, une approche critique fondée sur une analyse historique particulièrement détachée. Certainement motivé par le contexte de crise qui, depuis quelques semaines, perturbait la tranquillité du détroit de Taïwan, son contenu revenait sur l'ensemble des perceptions ordinairement rattachées à « Qiqi » 七七. La coopération entre le Parti communiste et le Kuomintang n'avait été que de façade puisque, sous couvert d'union, ils préparaient en fait la lutte sans merci qui les opposa par la suite. Leurs intentions originelles étaient assurément mauvaises car, depuis 1945, ils n'avaient cessé de s'affronter. Par ailleurs, il n'était pas pertinent de parler de victoire : l'ancien ennemi d'hier dépassait largement l'une et l'autre société par son influence à la fois économique et culturelle. Aussi, au lieu d'adopter la position du vainqueur valait-il mieux, autant pour Pékin que Taïpei, porter le deuil d'une attitude qui, de la fin des années 1930 jusqu'à l'époque actuelle, ne pouvait être considérée que comme particulièrement honteuse 慚愧.⁶³ Alors que sur le continent l'intérêt grandissant pour l'histoire de la République de Chine entraînait la diffusion d'une mémoire de plus en plus ouverte, car éventuelle matrice affective du projet de réunification, à Taïwan c'est plutôt vers un « désenchantement » de la mémoire que l'on se dirigeait ; ceci, plus particulièrement, dans les rangs des formations indépendantistes. Le moment 1937-1945 ne serait plus transcendé par la noblesse de son sens à l'échelle de la destinée nationale, mais froidement scruté et observé dans sa portée historique et politique.

La société taïwanaise au cœur des évocations mémorielles

La célébration du 50^{ème} anniversaire de la victoire de la guerre de résistance s'annonçait relativement modeste à Taïwan, au moment même où les anciens alliés du gouvernement de la République de Chine se préparaient, quant à eux, à des commémorations de grande envergure. Ce manque d'enthousiasme, perçu par certains comme dû aux sentiments particulièrement cordiaux que le Président Lee Teng-hui éprouvait à l'égard du Japon, fut l'occasion à la fin du mois d'avril d'un débat au sein du Yuan législatif. A cette occasion fut votée une proposition de loi réclamant la construction d'un mémorial en l'honneur des compatriotes taïwanais ayant mené la lutte contre le Japon, ainsi que l'érection d'une stèle à la mémoire de la victoire de la guerre de résistance. Deux mois plus tard, le 5 juillet, le Comité central permanent du Kuomintang adopta un texte organisant les activités commémoratives. Il s'agissait de célébrer cette année-là non seulement la victoire, mais aussi la libération du territoire de Taïwan. Il était recommandé, notamment, de favoriser la diffusion d'informations relatives aux réalisations du gouvernement nationaliste dans le développement de l'île, et de montrer combien le destin du pays était étroitement lié à la gestion du Kuomintang. Si les valeurs patriotiques restaient soulignées, les discours, et plus

⁶³ Voir le contenu des articles dans Zhang Rui-de, p. 1099.

particulièrement ceux prononcés par les membres de la faction de Lee Teng-hui, le « Zhuliupai » 主流派, mettaient l'accent sur le rôle du gouvernement de la République de Chine pendant la guerre mais aussi, et surtout, à son issue une fois le territoire insulaire récupéré.⁶⁴

Ainsi, dans un discours prononcé le 3 septembre, Lee Teng-hui rappelant les leçons à tirer de ce moment d'histoire mit en avant l'importance du sentiment patriotique, ainsi que le nécessaire respect du « sens sacré de la Nation » 民族大義, expression largement diffusée cette année-là sur le continent. Toutefois, ce fut pour mieux souligner combien les menaces venues de l'autre rive heurtait le principe que Pékin avait pourtant répété à maintes reprises : celui de solidarité entre compatriotes chinois. Lee Teng-hui rappela le rôle directeur que le Kuomintang assura dans la direction de la guerre de résistance, ainsi que la place qu'il occupa dès 1945 au sein de la communauté internationale. C'est lui qui déclara la guerre au Japon en 1941, qui en reçut l'acte de capitulation, et qui occupa le siège de membre permanent du Conseil de sécurité de l'ONU. Devaient aussi être mis à son crédit le miracle économique taïwanais, ainsi que la réforme politique et sociale qui avait été désirée pendant de longues années sur le continent, sans jamais réellement y aboutir.⁶⁵ L'évocation du moment 1937-1945 rendait compte de préoccupations particulièrement conjoncturelles et territorialement circonscrites. Lee Teng-hui entendait d'une part répondre aux prétentions chinoises par la restauration du Kuomintang dans son prestige historique et politique, et, d'autre part, souligner les liens qui unissaient celui-ci à la terre de Taïwan.

Une autre lecture, toutefois, restait encore diffusée. Elle rendait compte d'une perception beaucoup plus affective, et se rapprochait de la mémoire pendant longtemps privilégiée sur le continent. La victoire était présentée comme mettant un terme à près d'un siècle d'humiliation et d'oppression subies de la part des puissances étrangères. Elle avait été obtenue au prix du sacrifice du sang et avait conduit, notamment, à la récupération du territoire de Taïwan. La célébration s'adressait également aux Chinois d'outre-mer qui profiteraient de l'occasion pour honorer, eux aussi, les héros de la guerre de résistance.⁶⁶ Plus proche des positions des membres de la faction « Feizhuliu » 非主流, opposée à Lee Teng-hui, cette perception gardait une perspective historique principalement centrée sur le parcours de la République de Chine. Si l'on évoquait la destinée étatique dans toute sa dimension glorieuse, on en soulignait aussi les vulnérabilités. Ainsi, lors d'une marche organisée le 13 août à Taipei par la Nouvelle ligue jurée 新同盟會, ces thèmes furent largement repris dans les discours. Conçue comme une procession, car reliant deux lieux de mémoire fondamentaux de la République de Chine à Taïwan, le Mémorial de Chiang Kai-shek et le Mémorial de Sun Yat-sen, elle fut organisée autour du thème « Je suis chinois. » Le président de la Nouvelle ligue jurée, Xu Li-nong 許歷農, et l'ancien chef du Yuan exécutif, Hao Bo-cun 郝柏村, prirent la parole. Contrairement à Lee Teng-hui, ils évoquèrent chacun la nature funeste et exécrable de l'agression japonaise, ainsi que la souffrance de la population chinoise. Une minute de silence fut demandée par Xu Li-nong pour que les participants, dont certainement beaucoup de vétérans de la guerre de résistance, puissent se recueillir et honorer la mémoire des victimes. Ils soulignèrent aussi les nouveaux périls auxquels était confrontée la République de Chine : la menace militaire des communistes de Pékin et la montée des revendications indépendantistes. Il fallait donc s'unir pour préserver l'Etat dans lequel s'incarnaient les milliers d'années de civilisation chinoise.⁶⁷

Les médailles, pièces de monnaie et autres objets commémoratifs produits cette année-là, montraient eux aussi combien la société taïwanaise était riche d'une pluralité mémorielle, elle-même non seulement révélatrice de la diversité des représentations rattachées à la guerre de

⁶⁴ Zhang Rui-de, pp. 1094-1096.

⁶⁵ Voir le contenu de l'article Zhang Rui-de, p. 1109.

⁶⁶ « Taiwan guangfu 50 zhou nian jinian bi » 台灣光復五十周年紀念幣 [Monnaie commémorative pour le 50^{ème} anniversaire de la libération de Taïwan], *Jingji ri bao* 經濟日報, 20 octobre 1995, p. 24.

⁶⁷ Voir le contenu des discours dans Zhang Rui-de, p. 1104.

résistance mais, également, très instructive quant à l'émergence d'une nouvelle préoccupation : celle de la place à donner à Taïwan au sein de la trajectoire historique remémorée. Ainsi, pouvait-on trouver des médailles en or et en argent sur lesquelles étaient respectivement gravées l'image de Chiang Kai-shek appelant à la lutte de résistance à Lushan 廬山 sur le continent, ainsi que celle de la cérémonie de capitulation du 9 septembre 1945 à Nankin.⁶⁸ Certaines pièces de monnaie, en revanche, portaient comme inscription les contours du territoire de Taïwan, ou encore l'image du Palais Zhongshan 中山堂, bâtiment au sein duquel fut signé l'acte de rétrocession des territoires de Taïwan et de Penghu.⁶⁹

Néanmoins, l'allocution du Président Lee Teng-hui prononcée le 25 octobre montra à quel point ce qui importait pour le gouvernement, dans ces commémorations de 1995, était bel et bien le contemporain politique et social taïwanais. Si les valeurs d'union, d'effort et de dépassement de soi se voyaient à nouveau rappelées, c'est bien la société insulaire que Lee Teng-hui souhaitait surtout évoquer. Présentée comme une « communauté de destin » 命運共同體 dont chacune des composantes, mise à part la population aborigène, avait des origines continentales, celle-ci devait se réjouir des progrès accomplis depuis la fin de la guerre. En effet, la prospérité économique ainsi que la démocratie et l'ouverture politique l'avaient transformée en une force 一股力量 appelée à compter sur la scène politique internationale. Fiers de ces acquis, les Taïwanais devaient donc faire taire les divisions internes, principalement nourries de la distinction établie entre les Taïwanais de souche et les Continentaux. Les uns et les autres appartenaient à la même communauté nationale et pouvaient se prévaloir d'une identité commune : celle propre aux « nouveaux Taïwanais » 新台灣人.⁷⁰

Le discours de Lee Teng-hui reprenait les questions politiques qui avaient été au centre des préoccupations de son premier mandat présidentiel : apaisement des tensions entre les différentes communautés de population et affirmation de la République de Chine à Taïwan comme une entité politique indépendante et souveraine. Cependant, les concepts de « communauté de destin » et de « nouveau Taïwanais » plaçaient la société insulaire dans une autre perspective historique. L'absence de références mémorielles et affectives liées au moment d'histoire que pourtant l'on commémorait, révélait le désir de se projeter vers un devenir plutôt que de s'inscrire dans une continuité. La mention des origines continentales ne s'accompagnait pas de la valorisation d'une expérience propre à la Nation chinoise. Un nouveau périple avait commencé en 1945 et c'est lui, et lui seul, qui unissait les membres de cette nouvelle « communauté de destin ». Cette approche fut critiquée par beaucoup au sein du Kuomintang. Ainsi Hao Bo-cun devait-il déclarer le même jour que la libération de Taïwan représentait le bénéfice le plus important de la victoire de la guerre de résistance. Il s'agissait d'une journée dont s'enorgueillissaient la Nation chinoise, ainsi que le gouvernement de la République de Chine et le Kuomintang. Dénonçant le concept de « nouveau Taïwanais », il rappela que la population de l'île devait être envisagée comme constituant une partie de la population chinoise, et, qu'en conséquence, elle devait se comporter avec dignité 要做有尊嚴、有自尊的中國人.⁷¹ Si l'on se fonde sur l'ensemble du contenu de l'allocution, un comportement digne dans la pensée de Hao Bo-cun signifiait avant tout de perpétuer la mémoire de la guerre de résistance et, ainsi, de s'inscrire dans la trajectoire historique de l'ensemble de la Nation chinoise. En effet, s'il regrettait les propos de Lee Teng-hui, il était aussi particulièrement affecté par la nouvelle posture des indépendantistes qui se

⁶⁸ « Tun Huang daili Taiwan guangfu 50 zhou nian jinian zhang » 敦煌代理台灣光復五十周年紀念章 [Dunhuang mandaté pour la vente des médailles commémoratives du 50^{ème} anniversaire de la libération de Taïwan], *Jingji ri bao* 經濟日報, 6 novembre 1995, p. 21.

⁶⁹ « Taiwan guangfu 50 zhou nian jinian bi », *Jingji ri bao*, p. 21.

⁷⁰ Voir le texte intégral du discours de Lee Teng-hui dans le *Central daily news* 中央日報, 25 octobre 1995, p. 2.

⁷¹ Xiao Heng-qing 蕭衡倩 « Shuo wen jiezi Taiwan guangfu wu shi nian biancheng – zhongzhan- wu shi nian- Hao Bo-cun : zhe ge shi bu dui de » 說文解字台灣光復50年變成《終戰》50年—郝柏村：這個是不對的 [Les 50 ans depuis Guangfu sont devenus les 50 ans depuis la « fin de la guerre »- Hao Bo-cun dit que ce n'est pas correct], *Lianhe wan bao* 聯合晚報, 25 octobre 1995, p. 103.

détournaient désormais de cette mémoire, car considérée par eux comme non taïwanaise.

La mémoire désincarnée

La mairie de Taipei, qui depuis le mois de décembre 1994 était dirigée par Chen Shui-bian 陳水扁, membre du Parti démocrate progressiste et fervent défenseur de la cause indépendantiste, avait organisé les festivités autour d'un thème particulièrement original. Alors que le gouvernement central célébrait la « victoire de la guerre de résistance et la rétrocession de Taïwan », celui de la capitale commémorait, en effet, le « 50^{ème} anniversaire de la fin de la guerre », auquel il associait l'« enracinement » à la terre de l'île 落地生根, 終戰五十年. Cette appellation fut vivement critiquée par plusieurs députés municipaux qui y voyaient la manifestation d'une dangereuse distorsion de la réalité historique. Le terme « fin de la guerre » appartenait au vocabulaire de l'ancien colonisateur qui, par l'utilisation de cet euphémisme, avait tenté d'adoucir le déshonneur de la défaite. En user, selon eux, revenait à nier l'existence d'une lutte de résistance sur le territoire insulaire, comme sur le continent, et donc à gommer dans le premier cas l'expérience de la colonisation, et, dans le second, celui de l'invasion puis de l'occupation.⁷² Cette terminologie devait être considérée comme un outrage fait à la mémoire des anciens et à l'honneur de la population taïwanaise. Par ailleurs, elle faisait naître, dans les esprits des personnes qui la rejetaient, cette crainte récurrente, déjà plusieurs fois évoquée en Chine, d'une disparition pure et simple de la Nation du fait de l'effacement de son histoire 要亡其國, 先亡其史.⁷³

La réaction des députés, corroborée par celle de nombreux intellectuels taïwanais, dont Wang Xiao-bo 王曉波, amena le gouvernement municipal à justifier son choix. Chen Shui-bian, arguant de la cruauté de la guerre pour chacune des parties, mit en avant la volonté de ne pas en magnifier l'issue. Attaché à la promotion de la paix dans le monde, il avait préféré l'utilisation d'un terme « neutre » 中性用語 qui ne soit évocateur ni de la victoire ni de la défaite.⁷⁴ Cette neutralité fut accueillie avec beaucoup de perplexité. Ainsi, Chen Zhao-ying 陳昭瑛, professeur à l'Université nationale se demanda dans quelle mesure une cérémonie commémorative pouvait être dégagée de toute appréciation morale. Réduire ce moment d'histoire à une « fin de guerre » revenait à priver l'événement de sa dimension sociale et humaine, ainsi qu'à déposséder les Taïwanais d'une partie de leur imaginaire historique. Pour illustrer son propos, Chen Zhao-ying évoqua l'historien taïwanais Lian Heng 連橫. Ce dernier, en signe d'hommage à la lutte de résistance, avait demandé que le prénom de « Guerre » « zhan » 戰 soit donné à son petit-fils né en 1936. La résistance, dans l'esprit de Lian Heng, était étroitement liée au destin de Taïwan : la victoire en entraînerait la libération.⁷⁵ L'enfant, Lian Zhan 連戰, bien que né dans la province du Shaanxi sur le continent, avait grandi à Taïwan, renouant ainsi avec ses origines taïwanaises. Membre du Kuomintang, il occupait en 1995 les fonctions de Chef du Yuan exécutif.

La diversité de sentiments et de perceptions conduisit le quotidien *Central daily news* à poser un

⁷² Voir les interventions des députés dans Yan Chiong-zhen 彥瓊真 « Taipei shi zhengfu zhongjie kangzhan yiyuan yaoqiu guangfu » 台北市政府終結抗戰議員要求光復 [Le gouvernement de la ville finit la guerre, les députés réclament la rétrocession], *Zhongyang ri bao* 中央日報, 25 octobre 1995, p. 3.

⁷³ Idem dans Wang Xiu-fen 王秀芬, « Fuhe riben bu chengren qinhua shishi duibuqi taiwan kangri xianxian xianlie » 附和日本不承認侵華史實對不起台灣抗日先賢先烈 [Se conformer au refus du Japon de ne pas reconnaître la réalité historique, c'est faire affront aux anciens sages martyrs de la résistance], *Zhongyang ri bao*, p. 3. Le terme d'« histoire » ici, étant donné le contexte au sein duquel il est utilisé, serait plus justement traduit par celui de « mémoire. »

⁷⁴ Li Tian-yi 李天怡, « Chen Shui-bian biancheng – zhongzhan- qiqiu heping » 陳水扁辨稱《終戰》祈求和平 [Chen Shui-bian utilise (le terme) « fin de guerre » dans un désir de promouvoir la paix], *Zhongyang ri bao*, p.3.

⁷⁵ Yang Yong-miao 楊永妙, « Zhong zhan hui rang qianbei bei ai » 終戰會讓台灣前輩悲哀 [(Utiliser le terme) « fin de guerre » risque d'attrister nos aînés], *Zhongyang ri bao*, p. 3.

constat quelque peu désabusé : on ne parlait manifestement pas de la même chose.⁷⁶ L'événement, en fonction de qui l'évoquait, n'était en effet pas doté de la même résonance affective, comme s'il s'agissait de faits complètement distincts. L'alternance politique du début des années 2000 allait contribuer à accentuer ce paradoxe mémoriel.

Mémoire : sens et dignité d'un parcours

Au mois de mars 2000, Chen Shui-bian remporta les élections présidentielles. Son mandat fut renouvelé quatre années plus tard. Pour la première fois depuis 1945, le Kuomintang devenait un parti d'opposition. L'arrivée au pouvoir du Parti démocrate progressiste allait avoir une influence sur la façon dont seraient remémorés les moments importants de l'histoire nationale. Le nouveau gouvernement entendait revenir sur l'ensemble des perceptions qu'il considérait comme « sino-centrées » ou « continentales », pour privilégier une teneur plus spécifiquement insulaire et taïwanaise.

Si le 25 octobre restait un jour commémoré, il perdit son caractère férié en 2002. Par ailleurs, il devenait officiellement associé à la « fin de la guerre », et non plus à la « rétrocession » de Taïwan, terme qui induisait l'appartenance initiale à l'entité politique chinoise. Les manuels d'histoire, notamment ceux du lycée, contenaient, dans les nouvelles versions de 2006, un récit plus proche de l'expérience de la colonisation que de celle de l'occupation et de la résistance. Les ressentiments à l'égard du Japon y étaient peu, voire pas du tout, exprimés. En revanche, les apports de la gestion coloniale dans le développement économique et social du territoire s'y trouvaient particulièrement soulignés.⁷⁷

Cette évolution fut accueillie avec beaucoup d'incompréhension dans les rangs de l'opposition. L'évocation de la guerre de résistance, même pour ceux qui ne l'avait pas directement vécue, restait toujours porteuse d'une vive émotion. Ainsi, en 2001, à l'occasion de la commémoration du 7 juillet 1937, Ma Ying-jiu 馬英九, membre du Kuomintang, et à l'époque maire de Taipei, se rendit à l'exposition de photos organisée par le Centre de documentation de la municipalité 台北市府文獻會. Regrettant la sobriété des commémorations nationales, il mit en garde contre le danger d'un effacement progressif de la mémoire, et dénonça l'attitude pro-japonaise de nombreux hommes politiques, dont l'ancien Président Lee Teng-hui. Alors que le grand frère de ce dernier, enrôlé dans l'armée de l'Empereur, avait perdu la vie au combat, il n'arrivait pas à comprendre ses positions : les preuves de la brutalité de l'envahisseur et de l'outrage infligé à la Chine étaient présentes tout autour de lui. Emu aux larmes, il rappela la nécessité de maintenir à jamais présent dans les esprits ce moment d'histoire.⁷⁸

Né à Hongkong d'une famille d'origine hunanaise, Ma Ying-jiu se reconnaissait une identité à la fois chinoise et taïwanaise. Le silence ou le désintérêt pour les périodes traditionnellement considérées comme les plus glorieuses de l'histoire de la République de Chine devait certainement être ressenti comme une dépossession identitaire, car entraînant la rupture du lien avec un cheminement à la fois individuel et familial. Dans ces années où les Continentaux de Taïwan étaient souvent considérés par les formations indépendantistes les plus radicales comme « étrangers » à la société insulaire, il était peut-être nécessaire pour eux de puiser dans l'histoire le sens de la trajectoire qui les avaient finalement ancrés à la terre de Taïwan. Rappeler, par exemple, l'existence d'une résistance taïwanaise, dont l'évocation permettait également l'affirmation d'une

⁷⁶ « Yi zhan zhong zhan » 異戰終戰 [Fin de guerre, autre guerre], *Zhongyang ri bao*, p. 3.

⁷⁷ Voir notamment l'appréciation portée par les enseignants d'histoire sur les nouveaux manuels scolaires : « Bai Wu jinji gaozhong taiwan dulishi » 百無禁忌高中台灣獨立史 [Plus aucun tabou, une histoire taïwanaise indépendante dans les lycées], *Zhongyang she* 中央社, 15 août 2006. <http://www.cna.com.tw>, septembre 2007.

⁷⁸ Dong Zhi-lin 董智林, « Bu jie Li Deng-hui weihe zai xin bo tao, bu jie rijun canbao lishi bei zhongyang zhengfu danhua » 不解李登輝為何再掀波濤, 不解日軍殘暴历史被中央政府淡化 [Pourquoi Lee Teng-hui crée-t-il encore des remous ? Pourquoi le gouvernement central atténue-t-il l'expérience de violence et de brutalité dues aux militaristes japonais ?], *Lianhe Bao* 聯合報, 8 juillet 2001, p. 4.

communauté d'affects et de perceptions, était certainement, pour les personnes de la génération de Ma Ying-jiu, source de cohérence, au regard d'un parcours de vie. Alors que pour certains Taïwanais la dignité était à trouver dans l'affirmation d'une identité essentiellement taïwanaise, pour d'autres, qu'ils soient Continentaux ou Taïwanais de souche, elle devait se fonder sur une appartenance beaucoup plus étendue qui, au-delà de l'attachement et du vécu proprement insulaires, remontait jusqu'aux origines continentales.

La question de la dignité et de l'honneur fut au cœur des commémorations de 2005. Aux Taïwanais qui avaient « bombé le torse » 挺胸膛抗日 devant l'ennemi seraient opposés ceux qui « se faisaient petits devant les Japonais » 看到日本人就矮了一截, et outrageaient ainsi la « noblesse et la force d'âme du peuple taïwanais » 台灣人的風骨.⁷⁹

Le 9 septembre une cérémonie fut organisée par le Kuomintang. On célébrait, et pour la première fois avec une telle ampleur, la reddition des forces japonaises devant les autorités de la République de Chine à Nankin en 1945.⁸⁰ A cette occasion furent dévoilés les portraits géants qui, pendant plusieurs semaines, allaient orner les murs du siège du parti. Il s'agissait d'effigies de ceux que Ma Ying-jiu, nouveau président du Kuomintang, nommait les « Sages de la résistance » 抗日先賢 : Jiang Wei-shui 蔣渭水, Li You-bang 李友邦, Lin Xian-tang 林獻堂, Luo Fu-xing 羅福星, etc., devenus icônes de la lutte contre le Japon. Le souvenir de ces anciens, véritables sentinelles de la mémoire, devait permettre, selon lui, de préserver les traces d'un passé à la fois glorieux et douloureux, ainsi que de prévenir toute forme de distorsion historique, source de déshonneur.⁸¹ Alors que certains d'entre eux, ou leurs proches, avaient été victimes de la période de Terreur blanche, le président du Kuomintang, avant d'honorer leur mémoire, avait à plusieurs reprises reconnu la responsabilité du gouvernement nationaliste et présenter des excuses aux familles. Certains de leurs membres furent d'ailleurs présents à la cérémonie. Ils scellèrent ainsi les liens unissant d'un côté cette élite taïwanaise clairement opposée au colonisateur japonais, ralliée au combat mené sur l'autre rive, souvent dans les rangs du Kuomintang, et fortement attachée à son identité chinoise originelle, avec, de l'autre côté, la société taïwanaise contemporaine. La participation du fils de Jiang Wei-shui et de l'épouse de Li You-bang, si elle était signe de pardon et de réconciliation, avait aussi comme portée de reconstituer, tout au moins symboliquement, l'unité d'un parcours historique au sein duquel la destinée de Taïwan restait unie à celle du continent. A l'occasion de ce 9 septembre fut aussi commémoré le 110^{ème} anniversaire de la guerre de Jiawu à l'issue de laquelle les territoires de Taïwan et de Penghu furent cédés au Japon. Ma Ying-jiu rappela alors le désespoir des lettrés chinois et taïwanais qui, mobilisés par Kang Youwei 康有為, avaient demandé à l'empereur Guangxu 光緒 de ne pas ratifier le traité de Shimonoseki.⁸²

Source de dignité pour les membres du Kuomintang, car garant d'une consubstantialité identitaire, le legs mémoriel des « Sages de la résistance » allait aussi être progressivement revendiqué par les membres du Parti démocrate progressiste, mais dans une perspective toutefois bien différente.

Au mois de juillet 2007, en effet, la commémoration du 80^{ème} anniversaire de la création du Parti

⁷⁹ Voir notamment le contenu des prises de paroles de divers hommes politiques dans Dong Zhi-lin 董智林, « Jinian kangzhan 60 zhou nian guo xin huodong duo » 紀念抗戰60周年國新活動多 [Commémoration du 60^{ème} anniversaire de la victoire de la guerre de résistance – Beaucoup d'activités du côté du Kuomintang et du Xindang], *Lianhe Bao* 聯合報, 6 juillet 2005, p. A6.

⁸⁰ Li Zu-shun 李祖舜, « Tui zong Jiang Wei-shui, Li You-Bang ma chi Lu - taiwan diwei dinglun » 推崇蔣渭水、李友邦馬斥呂《台灣地位未定論》 [Hommage à Jiang Wei-shui et Li You-bang - Ma Ying-jiu rejette la « théorie du statut indéterminé de Taïwan » présentée par Lu Xiu-lian], *Zhongshi Wanbao* 中時晚報 9 septembre 2005. <http://www.chinatimes.com>, 11 août 2008.

⁸¹ Ma Ying-jiu 馬英九, « Jinian Taiwan guangfu - jiazi- chongwen xianxian dianfan zai zao taiwan jingshen » 紀念台灣光復《甲子》重溫先賢典範再造台灣精神 [Commémorer le 60^{ème} anniversaire de la rétrocession – Raviver la mémoire de nos aînés pour retrouver l'esprit et le souffle de Taïwan], *Zhongguo shibao* 中國時報, 25 octobre 2005, <http://www.chinatimes.com>, 19 août 2008.

⁸² Li Zun-shun 李祖舜, « Tui zong Jiang Wei-shui, Li You-Bang ma chi Lu - Taiwan diwei dinglun - ».

populaire taïwanais fut l'occasion, pour les candidats des deux partis à la prochaine élection présidentielle, de débattre autour de la mémoire de Jiang Wei-shui. Hsieh Chang-ting 謝長廷 (PDP) opposa à Ma Ying-jiu (KMT) les tourments infligés à la famille Jiang à la suite des événements du 28 février 1947. Pour lui, ces faits montraient combien le gouvernement nationaliste était, dans les premiers temps de la rétrocession, dénué de tout sentiment à l'égard de la population taïwanaise. Il s'était bel et bien comporté comme un « gouvernement étranger ». Ceci n'avait rien d'étonnant puisque, selon Hsieh Chang-ting, aucun lien privilégié n'unissait à l'époque la société insulaire à la Chine.⁸³ Quête d'unité et de cohérence contre désir de rupture et d'émancipation, la mémoire de la guerre de résistance, que ce soit par la remémoration de ses principaux épisodes ou de ses héros, était donc riche d'interprétations propres à satisfaire les besoins des forces politiques concurrentes.

Le retour au pouvoir du Kuomintang à la fin du mois de mars 2008 allait cependant beaucoup apaiser les positions. La nette amélioration des relations avec la Chine jouerait aussi un rôle dans l'évolution vers une présentation moins exacerbée du moment de la guerre de résistance. Ainsi, si le 3 septembre et le 25 octobre donnèrent lieu à une prise de parole de la part du nouveau Président de la République, Ma Ying-jiu, les autres dates ne firent pas l'objet d'activités commémoratives particulières au niveau national. Par ailleurs, le contenu des discours était beaucoup moins marqué par la dramatisation qui caractérisait ceux des années précédentes. De même, sur le continent, beaucoup de citoyens chinois reprochèrent à Hu Jintao, par le biais d'articles ou de discussions sur le net, de s'être rendu au Japon pour assister au sommet du G8 le 7 juillet, alors qu'il aurait dû, selon eux, présider les commémorations d'une des dates les plus importantes de la guerre de résistance en Chine.⁸⁴ Ce voyage, qui faisait suite à la longue visite que le Président chinois avait déjà effectué au Japon deux mois auparavant, venait confirmer la nouvelle configuration des liens sino-japonais. Pékin et Tokyo entendaient désormais insister sur l'entente qui, à l'avenir, devait unir les deux pays. C'est pourquoi, si les commémorations rattachées au moment 1937-1945 furent relativement sobres, le 30^{ème} anniversaire du traité de paix et d'amitié sino-japonais fut, quant à lui, brillamment fêté à Pékin le 24 octobre.⁸⁵

Aussi, dans les années à venir, est-il fort probable que la diffusion de la mémoire de guerre soit, en Chine comme à Taïwan, le fait d'activités ou de productions culturelles propres à chacune des sociétés civiles, et non plus rattachées de manière principale à des initiatives gouvernementales. De moins en moins perçu comme un enjeu politique en raison de l'évolution du contexte intérieur et des relations entre les deux rives, ce moment d'histoire conduira très certainement à un approfondissement des recherches scientifiques permettant la mise en lumière de questions jusque-là peu traitées ou ignorées. Le relâchement de la pression politique permettra aussi l'épanouissement de l'espace créatif, qu'il soit littéraire ou cinématographique, d'où apparaîtront, peut-être, de nouvelles représentations susceptibles de bousculer celles jusqu'à aujourd'hui solidement ancrées dans l'imaginaire collectif.

Ainsi, les perceptions relatives au rôle et à la démarche du gouvernement de la République de Chine restent-elles toujours majoritairement négatives et particulièrement peu nuancées. L'action de Chiang Kai-shek, notamment, est fortement dépréciée. Par ailleurs, les compétitions sportives sont souvent l'occasion d'une montée d'enthousiasme qui s'accompagne de l'utilisation d'un vocabulaire historiquement connoté. Ainsi, la rencontre entre les équipes de baseball taïwanaise et japonaise, lors des jeux olympiques de Pékin, donna lieu à la publication, dans certains quotidiens de Taïwan, d'articles aux titres pour le moins insolites : les Taïwanais n'allaient pas « jouer » contre l'équipe adverse mais « mener la résistance ».⁸⁶ En outre, les blogs véhiculent souvent un ensemble d'appellations qui rappellent celles utilisées par la population chinoise

⁸³ <http://www.rti.org.tw>, 17 août 2008.

⁸⁴ « Qiqi shibian zhounian jinianri Hu Jintao fangri yinpi » 七七事變周年紀念日胡錦濤訪日引批, 3 septembre 2008. <http://big5.soundofhope.org>, 5 septembre 2008.

⁸⁵ « China, Japan leaders attend reception marking peace treaty anniversary », *Xinhua News Agency*, 24 octobre 2008.

⁸⁶ Voir notamment les articles du *Liberty times* 自由時報 et du *China times* 中國時報 du 14 août 2008.

pendant le conflit : les joueurs sont en effet fréquemment encouragés à défaire les « démons japonais » 日本鬼子⁸⁷. En Chine, l'évocation de ce moment d'histoire peut aussi être source de fortes turbulences. Ainsi, l'annonce d'une possible diffusion sur le continent du film taïwanais *Haijiao Qi Hao* (Cape N°7) 海角七號^a entraîné de vives polémiques au début de l'hiver 2008.⁸⁸ Relatant en parallèle deux histoires d'amour vécues par des couples mixtes nippo-taïwanais, l'une pendant la période coloniale, et l'autre à l'époque contemporaine, ce film, qui remporta un énorme succès à Taïwan, fut condamné par de nombreux internautes chinois. Ceux-ci, peu de temps après sa sortie sur les écrans de l'île, avaient pu le télécharger sur internet, ou se procurer, pour des sommes dérisoires, des versions pirates gravées sur DVD. Le film, à leurs yeux, était parfaitement révélateur de l'influence continuellement prégnante du colonisateur japonais dans la société taïwanaise. Prévu pour être présenté dans les salles chinoises à l'occasion des fêtes de fin d'année, le film vit sa programmation remise à une date ultérieure. Les autorités de Pékin, suivant les informations données par les médias taïwanais, auraient craint que la diffusion du film n'entraîne de graves troubles sociaux.⁸⁹ Ces diverses réactions, en Chine comme à Taïwan, montrent bien que, même si la portée politique du moment 1937-1945 est désormais beaucoup plus atténuée, celui-ci reste toujours porteur de sens et d'affects dans les deux sociétés.

⁸⁷ Ces pratiques m'ont été rapportées par des étudiants taïwanais rencontrés à Taipei en avril 2008.

⁸⁸ Le film réalisé par Wei De-sheng 魏德聖 est sorti à la fin de l'été 2008.

⁸⁹ Voir notamment les articles du *Liberty times* 自由時報 du 2 décembre 2008. <http://www.libertytimes.com.tw>, 4 décembre 2008.